

DANS UN FAUTEUIL

LE REVENANT

Debout devant la fenêtre, je plongeais mon regard dans les masses sombres du petit parc privé sur lequel donne ma chambre. Il était environ minuit. Du ciel clair, une lune de nacre laissait traîner son manteau d'argent sur les formes de la terre. Une brume translucide enveloppait les massifs de verdure au milieu desquels se détachaient les longues feuilles indolentes des bananiers, les troncs écaillés des palmiers-dattiers qui, avec leur panache d'éventails et leurs barbes touffues de palmiers-déséchés, les entouraient d'une garde rigide, et, derrière, les grands chènes-verts de l'Avenue. A travers les branches, deux globes électriques formaient l'âme lumineuse de deux croix tracées par la réfraction de leurs rayons à travers l'atmosphère. Ces croix mystiques dans le silence de la nuit, l'imprécision et le reculement des choses dans l'ouate fine du brouillard et ma solitude m'étreignaient d'une angoisse sacrée. Une sorte d'émotion religieuse tournait mes pensées vers le mystère des mandes invisibles, de l'au-delà. Je me sentais gagné d'un malaise superstitieux. Un coup frappé à ma porte me fit sursauter. Je me retournai plein d'une appréhension sinistre et c'est d'une voix étranglée que je m'écriai: "Entrez."

leurs esprits libérés, j'ai nommé... voyons que crois-tu que j'ai nommé? Tu y es... Je lis le nom dans ta pensée. J'ai nommé le "Suburban Gardens," le restaurant "Jack Sheehy," le Monte-Carlo de la Nouvelle-Orléans... Il est bon de le rappeler de temps en temps à la mémoire des hommes. Il est bon d'en exalter le souvenir; car il est le symbole des temps où les américains n'étaient pas encore traités en mineurs. Maintenant, avec ses portes fermées, ses salles muettes, ses lumières éteintes et son jardin désert, il est le mausolée de la Liberté égarée... Alors j'ai pensé à venir te prier d'écrire l'histoire que je vais te raconter et qui a pour scène cet Eden perdu. "C'était sa nuit de clôture. La main inexorable de la loi allait fermer ses portes. Le bruit de grésil que faisaient les roues sur les coquilles de l'avenue cessa tout-à-coup. L'automobile venait de se ranger au pied de l'escalier du restaurant. La maison coloniale avait ce soir-là un air d'accueil quasi-familial. Le patron, les croupiers, les garçons accourus jusqu'au haut du perron s'empresaient à vous recevoir avec ces gestes dolents des hôtes d'une maison mortuaire. Je sortis de la voiture et j'aidai Maria Pizarri à en descendre. Un manteau de velours rouge faisait ressortir vivement la blancheur de sa gorge, le caque lisse de ses cheveux de jais, l'éclat fier de son œil noir. Son nez fin un peu busqué, sa bouche rouge et son menton rond au dessin pur avaient l'air écaillés. Le tout prenait facilement une expression implacable lorsque la colère tendait les traits de ce visage de camée. Mais, à présent, un sourire de bonheur y répandait une douceur pénétrante. Je me sentais fier d'elle et c'est avec une pression tendre de la main que je pris son bras pour l'aider à monter les escaliers. Des soupirs occupaient déjà toutes les tables. Nous nous dirigeâmes vers celle qui nous était réservée dans un coin du côté de la route. Les musiciens nègres étaient entassés dans un autre coin, semblables, avec leurs instruments et par contraste avec l'éclat des lumières et les gaies toilettes des femmes, à une pile de boîtes de cirage éventrées au rebut. Les garçons allaient et venaient par les portes conduisant aux cuisines, aux salons particuliers et à la salle de jeu. J'avais à peine fini de promener mon regard autour de la salle que j'aperçus avec une joie mêlée de terreur une sorte de diablesse qui, sans souci de ses commensaux, me souriait ouvertement et donnait à me voir, par les signes de ses mains et de ses bras, les marques d'un plaisir non déguisé. La reconnus tout de suite pour Camille Perra.

La Reine des Atlanteans et ses demoiselles d'honneur



Au milieu, Mlle Marguerite Mason Smith, Reine du Bal des Atlanteans, qui a eu lieu avant hier soir au Temple Jérusalem. En haut: à gauche, Mlle Ethel Fox; à droite, Mlle Rebecca Perkins. En bas: à gauche, Mlle Margaret O'Connell, et à droite Mlle Minnie Barkley, demoiselles d'honneur.

Mais la musique avait entamé un "jazz" échevelé et je venais de voir Camille s'élançer comme un ressort entre les bras de son danseur. Sans perdre une minute, j'attirai Maria dans les miens et tâchai de me faire un passage dans la cohue des couples agités de mouvements épileptiques avec l'idée bien arrêtée de rejoindre Camille. L'effet de mes quatre Martini était de multiplier les têtes autour de moi. Aussi, lorsque j'arrivai à hauteur de Camille, je ne savais pas trop à laquelle m'adresser. Ce n'est qu'en me rapprochant d'elle, en mettant pour ainsi dire mon nez sous le sien que les quatre têtes se confondant, je ne vis enfin plus que celle de la vraie Camille. La musique venait de s'arrêter pour la minute. Camille devint tout de suite mon état. Toujours impulsive, elle me sauta au cou en éclatant de rire. "Bobbie, oh, Bobbie, que je suis contente de te revoir!" Naturellement, avec l'expansion balourd de l'ivrogne, je réchérchis sur son enthousiasme: "Et moi donc, et moi donc, qui n'ai jamais pu t'oublier!" Malgré les calories que m'avaient fournies les quatre Martini, je sentis à l'indiscrétion de ces paroles l'atmosphère se rafraîchir. Je me retournai machinalement vers Maria. Elle se tenait rigide et pâle à mort, les traits duris et le regard glacial. Elle attendit que je lui présentasse. Mais aussitôt après elle m'entraîna à notre table et continua à me dévisager de son œil inexorable sans prononcer une parole. J'étais écrasé sous le poids de mon imprudence. C'est que Maria avait des principes dont sa nature romanesque aggravait la portée. Avant de se donner, elle m'avait amené au "City Park." Il faisait une belle nuit de printemps. L'air tiède avait tantôt la douceur d'une caresse, tantôt une courte brise le pressait contre votre joue comme le contact d'un bras frais. Elle avait choisi de s'arrêter auprès du péristyle qui borde le lac et qui lui rappelait un temple. Les grandes colonnes s'en reflétaient dans les eaux lisses avec la lune qui y laissait tremper sa robe d'argent. Le décor et l'atmosphère lui parurent dignes de la solennité de l'heure. Elle me fit jurer à la face du ciel de lui rester toujours fidèle. S'exaltant de plus en plus, elle alla même jusqu'à nous faire hier par des serments quasi-nuptiaux. Tant de solennité m'effrayait un peu. Mais Maria était belle. La nuit était voluptueuse. Je jurai et je fis tous les serments qu'elle exigeait. Tu vois donc de quel crime je venais de me rendre coupable! Je n'étais pas rassuré. L'âme intranquillante de Maria me faisait tout craindre. Enfin elle parla, tandis que la musique remplissait la salle de notes saoulées: "Quelle est cette créature?... Comment la connais-tu?... Explique-toi, explique-toi vite..." Elle avait les lèvres serrées. Elle parlait entre les dents. "Est-ce que tu étais ivre ou quoi?" J'étais sauvé. Avec quelle fervente canaille j'accusai l'alcool de mon méfait! Jamais prohibitionniste ne le colomnait avec tant de véhémence. Jamais non plus il ne lui fit en action de plus plates excuses, car, après l'avoir chargé de tous les péchés et m'être justifié hypocritement à ses dépens, invoquant un prétexte quelconque, je m'empresais de passer dans une salle à côté où je me fis servir deux "Scotch" jumeaux que j'engloutis sans plus de cérémonie. Malheureusement quelques amis survinrent au moment où je me préparais à retourner à ma table. Naturellement, nous célébrâmes la rencontre par les libations sacramentelles égales en nombre à celui des convives, selon le rite auguste et consacrée. Le résultat est que j'en oubliai complètement Maria. Je passai dans la salle de jeu. Le "Whisky" me donnait déjà de l'esprit. Je m'amusai beaucoup des mines sérieuses de notaires des croupiers présidant aux tables de roulette. Je vis une houle de gens déferler contre les tapis

Les Memoires de M. Brand Whitlock

On va publier, dans quelques jours, la traduction française des Mémoires de M. Brand Whitlock, qui fut ministre des Etats-Unis à Bruxelles pendant l'occupation allemande, jusqu'au moment de l'entrée en guerre de l'Amérique aux côtés des alliés. Les Belges et les Français du nord ont gardé un souvenir ému de ce diplomate américain, qui non seulement sut tenir tête avec un rare courage aux Allemands, mais qui, avec un dévouement inlassable, facilita l'œuvre du ravitaillement des populations des régions occupées que l'ennemi affamait systématiquement. Les Mémoires de M. Brand Whitlock ne présentent pas uniquement un intérêt au point de vue de l'histoire de l'occupation et des procédés de ceux qui parlaient au nom du gouvernement impérial; ils constituent également un document précieux au point de vue de l'atmosphère morale de ces années tragiques, de la psychologie des opprimés et des oppresseurs, de tout cet ensemble de sentiments, d'impressions, d'idées, de passions qui dressa les Belges dans une résistance farouche, implacable et irréductible, contre les envahisseurs de leur pays. Le livre de M. Brand Whitlock est un beau livre, dont chaque page est ardemment lue, dont chaque phrase, peut-on dire, réveille un cœur ferme et généreux. Le diplomate américain n'a pas passé des semaines et des mois à rechercher où étaient les responsabilités pour se faire une opinion. Dès le premier jour, sa conscience d'homme libre le faisait s'affirmer en faveur des alliés, et le spectacle qu'il avait sous les yeux suffisait à l'édifier sur les hontes de la guerre telle que la comprenait et la faisait les Allemands. Ce témoin à un observé les hommes et les choses à une des grandes heures de l'histoire; il a su dégager des faits immédiats l'enseignement moral qu'ils comportaient, et cette intelligence des gestes et des attitudes lui inspira souvent des pages pittoresques ou attendries qui donnent à ces Mémoires, indépendamment de leur caractère politique et historique, une jolie note littéraire, toute de fraîcheur et de grâce intime. Même quand il traite des sujets connus, comme l'incendie de Louvain, l'arrestation du bourgmestre Max, l'intervention patriotique de cardinal Mercier ou le procès de miss Edith Cavell, M. Brand Whitlock a l'art de faire ressortir, par l'allure de son récit, par des détails d'une observation profonde, des aspects nouveaux de tous ces événements qui passionnèrent les foules du monde entier. Au lendemain de l'incendie de Louvain, Mgr de Becker, recteur du Collège américain, dont M. Brand Whitlock avait obtenu la libération, vint, avec deux pères jésuites, remercier le ministre des Etats-Unis. C'était un vieillard au visage défilé et qui raconta les événements avec calme, logique et méthode, son esprit ordonné suivant l'enchaînement des faits. La maison de son père et celle de son frère avaient été incendiées; ses amis, ses collègues, avaient été assassinés sous ses yeux, leurs corps jetés dans une citerne; de longues rangées de ses concitoyens avaient été emmenés et fusillés; les halles de l'université de

Louvain n'existaient plus. Alors, Mgr de Becker, qui avait jusqu'alors parlé avec calme, parla de la bibliothèque, des manuscrits rares, de la collection unique d'incunables. "Monseigneur commença de prononcer le mot "bibliothèque"—il avait dit "la biblio"—et s'était arrêté, mordant sa lèvre tremblante. "La bib"... poursuivait-il, et alors, tendant les bras sur la table et courbant la tête, il se mit à pleurer." Le diplomate américain note à plusieurs reprises que certains Allemands éprouvaient de la honte de ce qu'on leur ordonnait de faire. Un soir, il reçut la visite d'un officier allemand revenant du front. C'était un homme d'apparence distinguée, les cheveux gris, qui avait vécu de longues années à Londres et en France. Il resta un moment étendant une main blanche vers la flamme du foyer; puis, d'un mouvement impulsif, il retira la main, la passa d'un geste las sur la figure et s'en couvrit les yeux. "Etes-vous fatigué?" demanda M. Brand Whitlock. L'officier allemand leva ses yeux bleus et regarda le diplomate avec une expression effrayante. Il ne répondit pas à la question, qu'il n'avait peut-être pas entendue. "Cette chose, commença-t-il, cette chose, aligner de vieux paysans contre le mur, vraiment ce n'est pas l'affaire d'un gentleman!" Les chapitres que M. Brand Whitlock consacre à la déportation des ouvriers belges et à ce qu'il appelle la "chasse aux esclaves" sont profondément émouvants. Rarement l'ignominie allemande a été flétrie en termes plus clingants: "Quand je relis mes notes et les renseignements qu'on me fournit à cette époque, dit le diplomate américain, je me demande comment nous avons pu vivre les jours terribles de l'automne et de l'hiver 1916. Il n'y a point de mots pour exprimer la cruauté, l'insensibilité, l'indifférence brutale pour toute dignité et tous droits humains, qui caractérisaient ce retour à l'esclavage, pour cette violence au sentiment moral et cette épreuve imposée à toutes les affections. Je ne pouvais qu'écrire à mon gouvernement qu'il y avait de quoi désespérer de la race humaine; je trouvais les mots insuffisants; j'éprouvais comme une honte d'écrire dans les termes froids d'un rapport officiel. Il vaudrait mieux, me disais-je, céder à l'envie de crier, laisser échapper sa colère et son indignation, en finir avec la politesse diplomatique, appeler les choses, pour une fois, par leur vrai nom, dire esclavage et non déportation!" Les hommes saisis à Alost par les "chasseurs d'esclaves" ne furent pas envoyés en Allemagne, mais dans la Somme, à quelque distance de la ligne de feu, où on les fit travailler à une voie de chemin de fer. La nuit on les enfermait dans des bâtiments d'usines, où les Français leur jetaient des vivres par-dessus les murs, acte de charité pour lequel les Français furent punis. Alors ils placèrent les vivres au bord de la route où les "esclaves" belges devaient passer pour se rendre au travail. Les Allemands maltraitaient odieusement les Belges qui se refusaient de signer le soi-disant contrat de travail. Ils essayèrent de forcer un de ces ouvriers à prendre une pique et il lui libéra l'outil aux mains: l'homme répondit que même si on le menaçait de lui couper les mains il ne travaillerait pas... Les "chasseurs d'esclaves" prenaient les hommes par centaines et certaines dans les villages des Flandres et du Brabant. Ceux qui refusaient de signer le "contrat de travail"—étaient presque tous refusants—étaient groupés, encastrés de soldats balonnète au canon et de uhlands, et conduits ainsi à la gare. "Deux officiers marchaient à côté, portant la cravache, der Schlag, visible emblème des négriers devenu l'emblème de l'Allemagne moderne." Dans la rue conduisant à la gare,

des gens attendaient aux fenêtres, agitant leurs mouchoirs. Les partants marchaient la tête haute, parfois chantaient leur casquette en l'air et chantaient comme dans une cour d'école, pour défier les Allemands, et peut-être aussi pour soutenir leur propre courage. A chaque coin de rue, se produisaient des scènes; un prisonnier essayait de s'enfuir, était ramené dans la ligne par la Schlag, ou poursuivi par un uhlan qui le piquait de sa lance. Quelques-uns passaient devant leur propre demeure et rompaient le rang pour embrasser un enfant ou une femme; de nouveau, la Schlag ou la lance les ramenaient dans le rang, où, après un moment de silence, ils recommençaient à chanter. Enfin, la colonne disparaissait dans la gare. On ne le voyait plus, mais on entendait encore les phrases de défi de la Brabançonne et de la Marseillaise. Cela dura jusqu'à la nuit; alors, les chants furent étouffés par des rugissements de cuivre, musique militaire allemande envoyée tout exprès. Quant M. Brand Whitlock et le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne, apprirent que miss Edith Cavell, condamnée la veille, allait être exécutée la nuit même, le diplomate espagnol, accompagné de l'avocat de la légation américaine, se rendit à minuit chez le baron von der Lancken. Celui-ci commença par affirmer que jamais n'exécutait avec une telle précipitation, surtout une femme, mais il finit par consentir à téléphoner à la prison, où on lui confirma que miss Edith Cavell devait être fusillée cette nuit-là. Aussitôt, l'avocat de la légation des Etats-Unis lui remit une lettre de M. Brand Whitlock et une requête en grâce. Von der Lancken fit valoir que le gouverneur militaire, le général von Sauberweig, était l'autorité suprême dans les affaires de ce genre et que le gouverneur général lui-même n'avait pas le droit d'intervenir. Alors le marquis de Villalobar s'écria: "C'est une femme, voyons, vous ne pouvez pas fusiller une femme comme cela!" Finalement, von der Lancken consentit à aller trouver von Sauberweig. Quand il revint, il déclara: "J'en suis désolé, mais le gouverneur me dit que c'est après mûre réflexion que l'exécution a été décidée et qu'il n'y a rien à y changer; usant de sa prérogative, il refuse même de recevoir le recours en grâce. Donc personne, pas même l'empereur, ne pourrait rien pour vous." Le marquis de Villalobar saisit von der Lancken par l'épaule et lui dit: "Baron, je veux vous parler!—C'est inutile, commença von der Lancken—Je veux vous parler," reprit le diplomate espagnol, et il traîna littéralement von der Lancken dans la pièce voisine. On entendit une vive discussion et la voix de M. de Villalobar qui disait: "C'est fou ce que vous allez faire, vous allez avoir un nouveau Louvain!" Au bout de quelques minutes, ils rentrèrent, le marquis de Villalobar dans une rage silencieuse et le baron von der Lancken très rouge. Et l'irréparable s'accomplissait... Ah! les tragiques, les sinistres figures que M. Brand Whitlock évoque d'un trait précis! Le baron von der Lancken-Wakenitz, d'une taille élégante, dans son uniforme bleu gris à revers blancs, qui avait la réserve d'un homme poli, mais toujours sur ses gardes; le feld-maréchal von der Golts pacha, grand, vieux, la figure épaisse, tachetée, courbée, qui vous regardait à travers de luissantes lunettes rondes qui lui donnaient l'air presque jovial; puis von Bissing, vrai type de reître prussien, au visage dur, à la peau tannée, d'une propreté si scrupuleuse que "l'on croyait sentir l'odeur de savon et de cuir d'un vieux sergent-major du régiment des gardes," von Bissing "vieux satrape qui jouait au gouverneur paternel, au protecteur des sciences et des arts, au sauveur du peuple flamand" et qui méditait "d'assassiner l'âme d'une nation," M. Brand Whitlock, par les simples récits de leurs faits et gestes les cloue impitoyablement au pilori de l'histoire. "Le monde croulait autour de nous," dit le diplomate américain, et c'est bien d'une sorte d'écroulement d'un monde, d'une prodigieuse fin de civilisation, d'un anéantissement des plus nobles forces morales que donne l'impression ce qu'il nous dit des méthodes de l'occupation allemande en Belgique. Devant cette puissante évocation des pires souffrances qu'un peuple ait endurées, on se demande comment on pourrait ne pas se souvenir, comment on pourrait pardonner. Que ceux qui parlent parfois si facilement de pardon et de réconciliation avant toute expiation méditent ce livre de bonne foi, tout vibrant d'humanité, et que, oubliant nos morts et nos martyrs, ils tendent la main aux "chasseurs d'esclaves"—"ils l'osent!" ROLAND DE MARES.

FAITS DIVERS

Londres.—Bien des personnes auront à payer \$75 ou plus pour pouvoir admirer le cortège royal qui défilera entre le palais de Buckingham et l'abbaye de Westminster, le 28 février, à l'occasion du mariage de la princesse Marie. La vente de sièges qui seront placés sur les balcons, devant les fenêtres et sur les toits, bat son plein. Les sièges les plus coûteux sont ceux qui permettront de voir le cortège au square du parlement. L'hôpital Westminster, qui avait tant besoin de fonds, a réalisé \$100,000 en vendant des sièges.

Washington.—Le président Harding a reçu le prince Lvoff, ancien chef du gouvernement provisoire qui prit le pouvoir après l'abdication du tsar Nicolas en mars 1917. Le prince Lvoff est maintenant le chef des zemstvos panrusse en dehors de la Russie, organisation destinée à venir en aide aux deux millions de réfugiés russes dispersés dans le monde entier.

A New-York, du 1er janvier dernier à aujourd'hui, pour 16,959 cas de grippe, il n'y a eu que 378 décès. La statistique de la pneumonie a été beaucoup plus forte avec 2,212 décès pour 6,167 cas. Si ces deux redoutables maladies font moins de ravages ici que là-bas, c'est probablement parce que notre population se montre plus prudente que celle de New-York. Continuons à nous tenir sur nos gardes.

On paraît admettre, à Downing Street, que la conférence de Gênes sera retardée d'au moins trois semaines, pour permettre aux puissances alliées de tenir une assemblée préliminaire où le programme du congrès sera fixé. Si la France n'a pas obtenu tout ce qu'elle demandait au sujet de la tenue de la grande conférence, elle a au moins gagné plusieurs points. John Bull a mis un peu d'eau dans son vin.

On annonce une élection générale en Irlande pour mai prochain. Il n'y a pas de doute qu'une consultation électorale éclairerait beaucoup les hommes d'Etat anglais et irlandais sur l'état d'âme actuel de la population irlandaise et sur son sentiment réel à l'égard de la constitution de l'Etat libre d'Irlande. Si Collins entraîna à sa suite la grande majorité de l'électorat, le rêve audacieux des républicains ne tarderait pas à s'évanouir.

M. Fordney, président de la Commission des finances de la Chambre, a annoncé à la Chambre que le projet de loi sur le "bonus" serait prêt à être présenté à une réunion des républicains de la Chambre d'ici quelques jours et les leaders de la Chambre disent que le projet sera voté par cette assemblée avant le 4 mars. Au sujet de la taxe sur les ventes, on prétend que le président Harding est en faveur de taxes sur la production plutôt que sur les ventes au détail.

Washington.—On a dit à la Maison Blanche que quoique le gouvernement américain eût le plus vif désir de voir se rétablir les relations avec le Mexique, aucun changement ne s'était produit dans la situation qui existe depuis onze mois. Les propositions faites au département d'Etat par certains intérêts en vue d'obtenir la reconnaissance du gouvernement d'Obregon manquent de valeur officielle. La croyance exprimée par l'administration il y a un mois qu'on avait enfin trouvé un moyen de rétablir les relations était sans fondement.

Le ministre des Etats-Unis à San Salvador a fait connaître au département d'Etat que l'état de siège a été proclamé dans la République de Salvador à la suite d'une révolte de 54 élèves de l'Ecole nationale militaire le 15 février. Ces élèves ont fui à l'intérieur du pays.

Los Angeles.—Les shérifs chargés de l'enquête dans le meurtre de William Desmond Taylor ont sur leur attention attirée par les bruits qui courent avec persistance qu'au moment de son assassinat, dans la nuit du 1er février, le directeur de cinématographe avait sur lui une importante somme d'argent. Les agents attachés au bureau du district attorney ont déclaré qu'ils n'avaient jamais envisagé la question de vol.

La Commission pour la protection des intérêts français en Russie a publié des chiffres indiquant que le montant du capital français placé dans la Russie s'élevait à environ 22 milliards 351 millions de francs.

Mme Marie Curie a été élue membre de l'Académie de Médecine. C'est la première fois qu'une femme entre à l'Institut de France. Fait notable à signaler: Mme Curie a été élue à l'unanimité.

D'après "l'Information," le gouvernement français a l'intention de déposer un projet de loi applicable aux banques étrangères en France les mêmes règles qui sont appliquées aux banques françaises dans ces mêmes pays. Ainsi par exemple, dit le journal, aux Etats-Unis les banques françaises ne sont pas autorisées à recevoir des dépôts et en Espagne elles doivent payer des taxes sur leur capital entier.